

# Ananké

L'hôpital est la lugubre fatalité. Où l'ananké ancienne trouve-t-elle mieux son expression dans notre société moderne? Napo-Français en fut frappé et cette pensée lui fit accomplir un chef-d'œuvre: le tableau ci-dessous et une poésie dans son encadrement.

Le tableau représente une salle de Lariboisière, un matin de visite, avec le chef, les élèves et les sœurs au premier plan. Dans le fond s'éloigne la boîte à

chocolat (ainsi dénommée à cause de sa couleur) emportant un décédé. Sur la droite, la mort victorieuse, faux en main, bien campée sur un cheval aux naseaux qui jettent des flammes, domine la scène. Elle écrase ses victimes. Une d'elles, divine fleur, femme douce et belle, comme il est dit en sa poésie, l'implore vainement.

Et les cadavres tombent à l'amphithéâtre. Le carabin en saisit un avec ampleur et s'apprête à y porter le couteau.

Pour ajouter le comique, une femme, bien vivante celle-là, fait un pied de nez à l'étudiant.

De l'autre côté, pour faire pendant, comme motif ornemental, le thermo-cautère Paquelin.



## ΑΝΑΓΚΗ

*C'est ici le combat du jour  
et de la nuit.*

V. II.

I

Dans les salles sans fin en longues enfilades  
Où pas un ne détruit le froid alignement,  
Ils sont rangés austèrement,  
Les lits où les pauvres malades  
Souffrent et geignent tristement.  
On en voit à perte de vue  
De ces lits aux grands rideaux blancs :  
On dirait d'une immense rue  
D'une ville aux Etats-Unis,  
Dont les maisons de draps bénis  
Sembleraient revêtir leurs flancs.

II

O pâles écloppés cramponnés sur vos couches,  
La vie en longs hoquets s'échappe de vos bouches.  
A quoi bon espérer guérir ?  
N'êtes-vous pas tous voués à l'amphithéâtre,  
Gouffre horrible, où déjà, s'aiguise opiniâtre  
Le scalpel qui doit vous ouvrir ?  
C'est là que convulsés, cadavéreux, livides  
Vous offrirez au fer vos membres tout rigides ;  
Pas un n'évitara l'instrument destructeur  
Ni l'aide, ni le chef, ni ce cher directeur  
Ni l'onctueuse sœur voilant ses simagrées  
Sous sa blanche cornette aux blanches envolées.  
— S'il est pourtant des gens dignes d'un meilleur sort,  
N'êtes-vous point ceux-là, pourvoyeurs de la mort ?

III

Et vous divines fleurs, femmes douces et belles  
Dont les seins marmorés fascinent nos prunelles  
Hélas ! vous vous étiolez !  
Aux vols blonds de baisers s'essorant de vos lèvres  
Succéderont bientôt les hideurs de vos fièvres  
Et puis vous vous effeuillerez.  
Car vous avez passé comme passe la rose  
Le matin entr'ouverte et le soir déjà close.  
Cet arôme enivrant que distillaient vos chairs  
Deviendra nauséux et corrompra les airs ;  
Et l'affreux carabin fouillera vos carcasses  
Tel on voit le mineur perforant les crevasses.

IV

O farouche horizon du farouche hôpital  
Du haut de son carcan, comme d'un piédestal,  
L'âpre mort devant vous dressant sa tyrannie  
Dans un rictus hideux régit votre agonie ;  
De ses longs tibias enserrant son coursier,  
Elle vous fauchera de son tranchant d'acier  
Cynique et sans balbutier.

V

Mais qu'importe après tout que son croissant me broie  
Que mon cadavre un jour devienne ou non la proie  
Du couteau qui charcute ou du sol qui poudroie,  
Que mon crâne pourrisse et s'effritent mes os  
Bien confortablement dans un coffre bien clos  
Ou que l'homme de l'art courbé sur mes viscères  
Puisse enrichir encor le trésor de ses pères,  
Pourvu que j'aie aussi, tant que j'aurai vécu,  
Bien rempli mes loisirs et vidé mon écu ?  
Sablons les voluptés sans crainte et sans entrave  
La mort n'épargne rien ; il faut l'attendre en brave  
Inéluctablement le jour nous est volé ;  
Puisqu'avec lui tout sombre, amour, beauté, folie,  
Que peut-il rester de la vie  
A tous ceuss' qu'a pas rigolé ?

A ERN. DUPRÉ

*En souvenir des jours de joyeuse compagnie  
du bal de l'internat.*